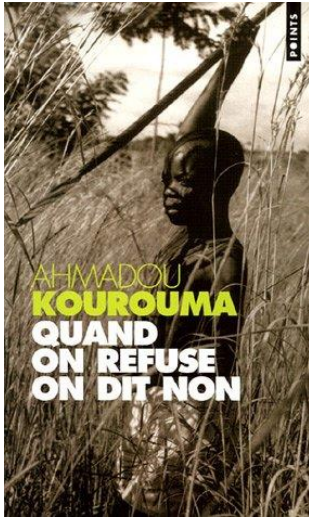




Présentation de l'auteur : Né en 1927 en Côte d'Ivoire, Ahmadou Kourouma est d'origine malinké. Élevé par un oncle il suit des études à Bamako au Mali. De 1950 à 1954, pendant la colonisation française, il est « tirailleur sénégalais » en Indochine avant de rejoindre la métropole pour suivre des études de mathématiques à Lyon en France.

En 1960, lors de l'indépendance de la Côte d'Ivoire, il revient vivre dans son pays natal mais est très vite inquiet par le régime du président Félix Houphouët-Boigny. Il connaît la prison avant de partir en exil dans différents pays, en Algérie (1964-1969), Cameroun (1974-1984) et Togo (1984-1994) avant de revenir vivre en Côte d'Ivoire.

En 1970, il publie son premier roman *Les soleils des indépendances* qui porte un regard très critique sur les gouvernants de l'après-décolonisation. En 2000, il publie *Allah n'est pas obligé* qui raconte l'histoire d'un enfant orphelin qui parti rejoindre sa tante au Libéria devient un enfant soldat. Ce livre obtiendra le Prix Renaudot et le Prix Goncourt des lycéens

Lorsqu'en septembre 2002, la guerre civile éclate en Côte d'Ivoire, il prend position contre l'ivoirité, « une absurdité qui nous a menés au désordre » et pour le retour de la paix dans son pays. Il sera accusé par les journaux partisans du président Laurent Gbagbo de soutenir les rebelles du nord. La presse a été jusqu'à remettre en cause sa nationalité ivoirienne. Il lutte pour la paix. En septembre 2003, il avait pris part à la Coalition pour la patrie, une association ivoirienne d'hommes politiques, de culture et de loi, qui souhaite aider à ramener la paix en Côte d'Ivoire.

Au moment de sa mort, en décembre 2003, il travaillait à la rédaction d'un nouveau livre *Quand on refuse on dit non*, une suite d'*Allah n'est pas obligé*. Ce roman a été publié après sa mort.

Quand on refuse on dit non est donc un roman inachevé suite au décès de l'écrivain.

On y retrouve Birahima, qui est de retour en Côte d'Ivoire. **Kourouma** y retrace les événements sombres de l'histoire récente de la Côte d'Ivoire au travers des yeux de cet ex-enfant soldat du Libéria, revenu chez un oncle à Daloa (dans le sud de la Côte d'Ivoire) qu'il doit fuir pour échapper aux dérives de l'ivoirité. Il accompagne vers le nord la belle Fanta qui lui prodigue des cours d'histoire au long de la route. « Dans ce livre, mon héros arrive en Côte d'Ivoire mais il n'a pas de chance, les événements éclatent. Il poursuit son aventure avec les escadrons de la mort, la situation politique, les charniers. Je voudrais que le pouvoir le lise. Cela pourrait permettre de réfléchir, de prendre du recul sur la situation, de voir les responsabilités de chacun et ce qui a conduit à tout cela. Je n'écris pas rapidement. J'espère que la situation se sera améliorée avant que le livre ne soit terminé. »

QUAND ON REFUSE ON DIT NON (extraits, pp 55-77)

La route était dégagée. De loin en loin, on voyait un réfugié, généralement une femme avec un seau de plastique sur la tête et suivie par un enfant. Fanta commença à m'enseigner l'histoire de la Côte-d'Ivoire.

On ne connaît pas avec précision l'histoire paléolithique du pays. Pourtant, le peuplement du pays a une importance majeure dans le conflit actuel. A cause de l'ivoirité. L'ivoirité signifie l'ethnie qui a occupé l'espace ivoirien avant les autres.

Tous les Ivoiriens semblent d'accord sur un point : les premiers des premiers habitants du pays furent les Pygmées. Du sud au nord, de l'est à l'ouest, lorsqu'on demande à des vieux à qui appartient la terre, la réponse est toujours la même : de petits hommes au teint clair (dans

certaines régions, on les appelle les petits diabolins), vivant dans les arbres, armés d'arcs et de flèches, sont les maîtres de la terre. C'est-à-dire les Pygmées. Les Pygmées ont disparu de l'Afrique de l'Ouest par assimilation. Les gros nègres étaient amoureux des jeunes filles pygmées (des petites filles au teint clair, mignonnes, flexibles comme des lianes) qu'ils capturaient en grand nombre pour les épouser. De la sorte, beaucoup d'Ivoiriens de toute l'étendue de la Côte-d'Ivoire (du Nord et du Sud) sont des descendants de Pygmées. Des descendants des maîtres incontestables de la terre. Donc eux-mêmes des maîtres de la terre.

Après les Pygmées, les ethnies ayant laissé les traces les plus anciennes sont les Sénoufos et les Koulangos, toutes deux du Nord. Il est vrai que les ethnies du Sud ne pouvaient guère laisser de traces observables: l'humidité et les pluies détruisent et effacent toute empreinte humaine.

Maintenant, plaçons-nous dans les temps modernes; c'est-à-dire du onzième au dix-septième siècle. Curieusement, les ethnies qui se revendiquent premiers occupants et celles qu'on exclut font toutes partie des populations issues des régions voisines, hors de l'espace ivoirien.

Les Bétés, c'est-à-dire les Krus, sont venus de l'ouest (actuel Liberia) du dixième au douzième siècle.

Les Malinkés, issus du nord (actuels Mali et Burkina), sont arrivés du treizième au quatorzième siècle. Les Baoulés, les Agnis et les Abrons du groupe akan sont venus de l'est (l'actuel Ghana) du treizième au quinzième siècle.

C'est dire que le président Gbagbo, le président Konan Bédié, le président Gueï, le Premier ministre Ouattara sont tous issus des ethnies ayant foulé l'espace actuel ivoirien après, bien après, le dixième siècle. Aucune ethnie à l'époque ne savait si elle entrait dans l'espace ivoirien. Toutes les ethnies se sont trouvées ivoiriennes le même jour, en 1904, lorsque, dans le cadre de l'AOF, le colonisateur européen a précisé les frontières de la Côte-d'Ivoire.

Moi j'ai compris (je comprendrai encore mieux avec mes dictionnaires). Les ethnies ivoiriennes qui se disent « multiséculaires » (elles auraient l'ivoirité dans le sang depuis plusieurs siècles), c'est du bluff, c'est la politique, c'est pour amuser, tromper la galerie. C'est pour éloigner les sots. C'est pour rançonner les étrangers. Tout le monde est descendant des Pygmées, les maîtres de la terre, donc tout le monde est maître de la terre. Tout le monde est devenu ivoirien le même jour. Faforo !

Les premiers Européens arrivés en Côte-d'Ivoire sont les Portugais en 1469. Ils créèrent les comptoirs d'Assinie et de Sassandra. Leur succèdent deux siècles après les Hollandais, et les Français à partir de 1842. Les Français avaient connu une brève installation (de 1687 à 1705) à Assinie. A partir de 1842, les Hollandais et les Français créent des comptoirs sur la côte. Ces comptoirs servent de point d'appui au commerce de l'ivoire et aussi au trafic d'esclaves. La Côte-d'Ivoire fut épargnée par la grande traite des esclaves à cause de l'inhospitalité de la côte et parce qu'il n'y avait pas de grands royaumes négriers ivoiriens.

A ses débuts, la colonisation française fut pacifique. Elle procéda par des traités négociés avec les chefs indigènes par les administrateurs Treich-Laplène, Binger et Delafosse.

La Côte-d'Ivoire est érigée en colonie en 1893, et c'est à partir de cette époque que les Français entreprennent de conquérir l'intérieur du pays. Ils se heurtent à une résistance farouche des Gouros, des Baoulés et des Attiés. Surtout, au Nord, ils ont affaire à Samory, le « Napoléon de la savane ». Après divers traités, de grands combats eurent lieu avec Samory. Il fut capturé par trahison en 1898. Toutefois, la Côte-d'Ivoire officielle ne reconnaît pas Samory parmi ses héros. Parce qu'il était arrivé au centre de la Côte-d'Ivoire, poursuivi par les Français qui l'avaient chassé de Guinée et du Nord-Ouest du pays, la région d'Odienné. Pour affamer ses poursuivants, il avait appliqué dans le centre de la Côte-d'Ivoire la technique de la terre brûlée. C'est-à-dire beaucoup

de destructions et beaucoup de massacres. Les Ivoiriens sont loin de pardonner à l'almamy Samory les souffrances endurées par les populations pendant l'épopée.

C'est en 1904 que les limites de la Côte-d'Ivoire sont précisées et que la colonie entre dans l'Afrique occidentale française. Mais les résistances des populations ivoiriennes de l'intérieur, toujours les mêmes Gouros, Baoulés et Attiés, se poursuivront jusqu'en 1914 et même au-delà. Dans les années trente, les Gbantiés de Boundiali, les Attiés de Rubinot, les Dioulas de Bobo se révoltèrent contre la colonisation française.

Mais ces résistances héroïques du peuple ivoirien ne sont pas reconnues par la Côte-d'Ivoire officielle. Houphouët, le premier président de la Côte-d'Ivoire, avait une conception curieuse de l'histoire des peuples. Pour s'entendre avec le colonisateur, il a effacé la résistance à la colonisation. Il a parlé des vainqueurs et a oublié les vaincus. Il a laissé les vaincus dans l'ombre de l'oubli.

C'est pourquoi aucune rue des villes ivoiriennes ne porte le nom des résistants ivoiriens à la colonisation. En revanche, elles affichent les noms des administrateurs coloniaux les plus cruels et racistes. La Côte-d'Ivoire met entre parenthèses les souffrances et les actes héroïques des Ivoiriens pendant la pénétration et la conquête coloniale du pays. C'est pourquoi les Ivoiriens vont chercher leur appartenance à la patrie dans l'ivoirité. L'ivoirité, c'est être ivoirien avant d'autres. Ce n'est pas avoir versé son sang pour la patrie...

Moi, j'étais en train de réfléchir à tout ce que Fanta sortait de sa tête remplie de choses merveilleuses. C'était trop pour moi qui l'écoutais et l'enregistrais. C'était trop pour ma tête de petit oiseau. Mon école n'est pas allée loin, je ne pouvais pas tout comprendre tout de suite. Je comprendrais lorsque je serais prêt pour le brevet et le bac. Je pensais à tout et tout lorsque soudain, au détour de la route, nous avons entendu des cris. Des cris perçants. Nous nous sommes arrêtés, surpris et inquiets. Et nous avons vu, courant à notre rencontre, trois malheureux poursuivis par une horde de personnes balançant chacune un coupe-coupe. Fanta a hurlé et s'est enfuie dans la forêt. Pour moi, c'était l'occasion de démontrer que j'avais du solide entre les jambes. Je ne pouvais pas suivre Fanta. Elle allait penser que j'étais peureux comme une bouillie de sorgho de ramadan. Je me suis courbé, j'ai tourné deux fois dans les manches de mon boubou trop large. J'ai sorti le kalach, j'ai tiré en l'air une rafale de cinq coups. La horde s'est dispersée et a disparu dans la forêt. Les trois fuyards se sont mis sous ma protection. Pour montrer à Fanta que j'étais un ancien enfant-soldat, j'ai tiré cinq autres rafales en direction de la forêt où avaient disparu les poursuivants.

Les trois fuyards m'ont remercié, puis ils se sont présentés. C'étaient des Burkinabés, des agriculteurs burkinabés. Ils avaient été expulsés de leur plantation de cacao. Il y avait là le père, son épouse et leur fils. Le père avait acheté la terre à des Bétés quinze ans plus tôt. Depuis quinze ans, il cultivait la même plantation. Le président Houphouët avait dit que la terre appartenait à celui qui la cultivait. Le père avait quand même donné de l'argent aux autochtones. La terre lui appartenait donc deux fois : il l'avait achetée et il l'avait cultivée. Il vivait bien avec les villageois. Il était devenu un Bété parlant le bété aussi bien qu'un Bété. Mais voilà qu'étaient arrivées l'ivoirité et la présidence de Gbagbo. Ses amis villageois étaient venus lui dire de partir, d'abandonner sa terre, sa plantation, tout ce qu'il possédait. Il avait refusé, carrément refusé. Mais, ce matin même, les villageois s'étaient fait accompagner par des gendarmes. Les gendarmes lui avaient demandé de partir immédiatement parce qu'ils ne pouvaient pas garantir sa sécurité ni celle de sa famille. Quand les Burkinabés avaient commencé à rassembler leurs bagages, les villageois s'étaient armés de coupe-coupe et avaient entrepris de les poursuivre.

La mère burkinabé a éclaté en sanglots. Elle pleurait comme un enfant gâté, comme un veau. Je l'ai regardée du pied aux cheveux. Je souriais. Je lui ai dit qu'elle devait s'estimer heureuse.

Les villageois avaient été gentils : ils ne les avaient pas tués. C'est la présence des gendarmes qui les avait sauvés. Gnamokodé (putain de ma maman) !

Je ne regrettais pas d'avoir envoyé dans la forêt où ils avaient disparu cinq rafales supplémentaires. Si j'avais zigouillé des Bétés, c'était bien fait pour eux. Ça faisait un escadron de la mort en moins. Faforo (cul de mon père) !

Fanta est sortie de la forêt avec beaucoup de précautions. Elle a salué les Burkinabés. Elle avait de l'intelligence et encore du cœur. Moi pas. Elle a consolé la femme qui continuait à pleurer comme un enfant pourri à qui on a arraché son petit oiseau. Comme le soleil commençait à descendre et que la femme n'arrêtait pas de pleurer, Fanta s'est tournée vers le chef de famille. Elle lui a demandé s'il voulait faire pied la route avec nous. Nous allions au Nord, à Bouaké. Après une courte réflexion, le père a accepté. Il n'avait plus rien et ne savait pas où aller.

Nous avons ensemble repris notre marche vers le Nord.

Après de longues minutes de silence, Fanta reprit son enseignement de l'histoire de la Côte-d'Ivoire pour que je comprenne l'origine du conflit tribal. Quand c'est un affrontement entre des civilisés, on appelle cela une guerre. Dans les guerres, il y a plus de matériels, plus de destructions mais moins de morts. C'est mes dictionnaires qui me l'ont appris. Walahé!

La Côte-d'Ivoire, dans le cadre de l'AOF, est dirigée par des lieutenants gouverneurs. En 1934, le lieutenant gouverneur maître de la Côte-d'Ivoire est Reste. Reste est jeune, dynamique, plein d'initiative, et nourrit de grandes ambitions pour la colonie. Le sol est riche, il faut l'exploiter pour la métropole, la France. Il commence par changer de capitale pour la deuxième fois. De Grand Bassam, la capitale avait été déplacée à Bingerville ; de Bingerville, elle est transportée à Abidjan. Il fait venir des paysans français pour l'exploitation du pays. Cette exploitation ne peut se faire qu'avec la pioche, la houe, la daba et la hache. C'est-à-dire à la main. Rien n'a encore été inventé, dans la machinerie agricole, pour la forêt tropicale. Il faut de la main-d'œuvre, beaucoup de main-d'œuvre, de la main-d'œuvre courageuse. Les habitants de la forêt sont très peu nombreux et surtout, ils sont lymphatiques. De vrais travailleurs, on n'en trouve qu'au Nord du pays. Mais les Sénoufos ne sont pas plus de cinq cent mille. Le problème est posé au niveau de l'AOF et du ministère des Colonies à Paris. On décide de démembrer la Haute-Volta (appelée aujourd'hui Burkina). Une grande partie du Burkina est rattachée à la Côte-d'Ivoire. Le gouverneur Reste a les mains libres. Il commence par installer des villages de paysans burkinabés dans la forêt ivoirienne. Et surtout, il décrète le système des travaux forcés¹ pour le Nord de la Côte-d'Ivoire et la partie du Burkina rattachée à la Côte-d'Ivoire. C'est-à-dire, dans le langage d'aujourd'hui, le pays dioula.

Le système de travaux forcés est simplement un esclavage qui ne dit pas son nom. Cet esclavage sans le nom est l'institution la plus condamnable, la plus honteuse, la plus contraire aux droits de l'homme de la colonisation. Les jeunes devenaient des conscrits qui, une fois recrutés, étaient sous bonne garde pendant les mois de travaux forcés. Ils étaient envoyés au Sud dans des wagons de marchandises fermés sous 45 de chaleur. Les mêmes wagons, la chaleur en moins, dans lesquels les Allemands envoyaient les juifs aux travaux forcés pendant la dernière guerre. Le système des travaux forcés assure une main-d'œuvre de qualité et bon marché aux paysans français qu'on a fait venir de France. Ces paysans sont planteurs ou exploitants forestiers. Le système des travaux forcés assure aussi une main-d'œuvre de qualité et bon marché aux entreprises de travaux publics et de construction françaises. Les planteurs,

¹ En Afrique, on dit en général « travaux forcés » mais attention, il s'agit du « travail forcé » qui n'a rien à voir. Ici, il ne s'agit en aucun cas de condamnation à la suite d'un délit ou d'un crime. Le travail forcé a été aboli dans les colonies françaises en 1947 (Loi Houphouët Boigny), et dans le monde, en juillet 1957. (Note d'Y.D)

exploitants et entrepreneurs français ne se soucient pas de la santé de la main-d'oeuvre. Les travailleurs crèvent comme des mouches. Quoi qu'il arrive, ils sont renouvelables tous les neuf mois. C'est la main-d'œuvre du Nord mobilisée dans le cadre des travaux forcés qui a bâti le Sud. C'est elle qui a bâti les routes, les ports, les chemins de fer, les bâtiments du Sud. Parce que les habitants de la forêt du Sud étaient considérés comme lymphatiques.

Lymphatique... Moi, petit Birahima, j'ai couru après le mot dans mes dictionnaires. Eh bien! ça signifie indolent, mou, incapable d'initiative, bref qui ne sait rien faire, qui ne peut ni ne veut rien faire. C'est parce que les habitants de la forêt étaient considérés comme lymphatiques que les Dioulas sont morts comme des mouches pour construire le Sud. Il n'y a aucune pierre, aucune brique, aucun pont, aucune route, aucun port, etc., du Sud qui n'ait été bâti par des mains de Dioulas du Nord. Faforo (cul de mon père) !

Les habitants du Nord sont mobilisés pour travailler dans les plantations des Européens au Sud et les habitants du Sud pour réaliser des plantations villageoises.

Entre les deux guerres sont engagés les travaux d'infrastructure du chemin de fer Abidjan-Niger et du port d'Abidjan. Ces travaux seront amplifiés après 1945.

Les planteurs africains du Sud sont victimes de graves discriminations. Ils n'ont pas droit à la main-d'oeuvre venue du Nord grâce au système des travaux forcés. Pendant la période de guerre, 1939-1945, le cacao n'était pas acheté, il pourrissait sur les arbres. L'administration coloniale payait la production des Européens pour la détruire ensuite. Le planteur africain n'eut droit à aucune compensation. Pour survivre, les planteurs africains décidèrent de créer un syndicat agricole dès que l'autorisation en fut donnée aux colonisés. Ils mirent à la tête de ce syndicat Houphouët-Boigny.

A partir de cette date, l'histoire de la Côte-d'Ivoire se confond avec l'histoire personnelle de Houphouët-Boigny.

Moi, petit Birahima, j'ai cherché dans mes dictionnaires, j'ai trouvé le sens de discrimination. Mais j'avais déjà compris que l'histoire de la Côte-d'Ivoire se confondait avec celle de Houphouët-Boigny. Ce qui signifie que s'ouvraient en Côte-d'Ivoire « les soleils de Houphouët-Boigny ». Les soleils, d'après l'Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire, signifient ères. A partir du syndicat des planteurs africains, commençait en Côte-d'Ivoire l'ère de Houphouët-Boigny.

Mais le jour commençait à décliner. Il était temps de chercher un gîte pour la nuit. Les Burkinabés qui faisaient pied la route avec nous étaient restés pensifs et silencieux comme l'étranger craignant d'être impoli à l'égard de l'hôtesse. Ils pensaient à leur maison, à tout ce qu'ils avaient abandonné, ils pensaient aux nombreuses années passées à labourer le sol, ils pensaient... et se trouver un jour ainsi en train de monter vers un pays où ils ne connaissaient plus personne.

[...]

Nous étions à deux jours de marche de Daloa. Il y avait de moins en moins de réfugiés. Fanta a repris son enseignement de l'histoire de la Côte-d'Ivoire.

Pendant la guerre, sous le pétainisme, les colons se trouvèrent seuls maîtres du pays. Leur arme était l'idéologie du fascisme de l'Allemagne. Ils appliquèrent un apartheid dur et tatillon. La colonisation, dès ces premiers jours, ne tolérait plus que les blancs se mêlent aux nègres. De nouvelles règles renforcèrent la séparation, la poussant jusqu'au comptoir des boutiques. Chaque boutique séparait en deux parties le comptoir où blancs et noirs devaient s'arrêter pour faire leurs emplettes.

Un jour, vinrent la Libération et le gaullisme. Tout changea. Les règles de l'apartheid sautèrent. On vit des enfants curieux se grouper à l'entrée de l'hôtel Bardon et des autres bars d'Abidjan pour observer noirs et blancs consommer ensemble. Et ce ne fut pas tout. On vit aussi

débarquer de nouveaux blancs. Ceux-là s'intéressaient aux conditions des noirs indigènes. Ils avaient un autre langage et un autre comportement. Ils entreprirent les formations politiques des noirs qui devaient envoyer des représentants aux constituantes et aux assemblées parlementaires de Paris. Ils organisèrent des Unions d'études communistes (UEC). C'étaient des cours du soir qui permettaient de comprendre l'économie et la situation sociale des noirs de la Côte-d'Ivoire. Les analyses étaient faites dans une perspective socialiste, communiste. Ces nouveaux blancs étaient des communistes. Ils se mêlaient aux noirs indigènes, ils allaient chez les noirs. Ils prirent en main l'organisation du Syndicat des planteurs africains de Houphouët-Boigny. Ils en firent un instrument politique redoutable pour les échéances futures. Ils devinrent les amis et conseillers de Houphouët-Boigny et de son équipe. Ils organisèrent tout autour de Houphouët-Boigny.

Quand vint l'élection de députés pour la première Constituante, Houphouët se présenta et ses amis axèrent sa campagne sur la suppression des travaux forcés. Avec une telle affiche, tout le Nord vota comme un seul homme pour le député Houphouët-Boigny. Au Sud, moins sensible aux travaux forcés, les voix se dispersèrent. Elles allèrent à d'autres candidats.

Il y eut une deuxième Constituante. La Constitution proposée par la première avait été rejetée par la droite française parce qu'elle « faisait coloniser la France par ses colonies ». Heureusement, les libéralités comme la suppression des travaux forcés et la citoyenneté de l'Union française acquises au cours de la première furent préservées. La loi Houphouët-Boigny, la loi supprimant les travaux forcés, fut perpétuellement acquise. Le nom de Houphouët-Boigny, lié à la suppression des travaux forcés, fit de lui un homme-dieu au nord de la Côte, dans l'actuel Burkina et dans le Niger. Dans la cosmogonie de certaines sectes de l'époque, Houphouët-Boigny et de Gaulle figurèrent parmi les dieux. C'est dire que Houphouët-Boigny avait acquis une popularité exceptionnelle dans toute l'Afrique francophone et même au-delà. Il n'y a rien de surprenant à ce qu'il fût désigné comme le président du Rassemblement démocratique africain lors de la création de ce mouvement à Bamako. Ce mouvement qui allait jouer un rôle primordial dans l'émancipation de l'Afrique.

Les deux libéralités avaient été obtenues grâce à l'appui du groupe communiste. Les compagnons de route des communistes qu'étaient Houphouët-Boigny et ses amis conduisirent la grande majorité des intellectuels africains à étudier le communisme, à aimer le communisme, à croire que la seule solution au sous-développement était le communisme. Cette propagande insidieuse pour le communisme effrayait les colons, qui étaient tous anticommunistes. Déjà, en 1947, ils avaient obtenu la reconstitution de l'actuel Burkina, appelé alors la Haute-Volta, pour faire échapper ce pays à l'influence communiste. Ce qui eut pour effet de faire perdre aux Burkinabés le bénéfice des sacrifices qu'ils avaient consentis pour la construction de la basse Côte-d'Ivoire. Du jour au lendemain, tous les Burkinabés se trouvèrent étrangers dans un pays qu'ils avaient bâti avec leur sang. Houphouët, devant l'injustice de la situation, voulut instituer, en 1964, la double nationalité entre Ivoiriens et Burkinabés. Mais la proposition arrivait trop tard: elle fut rejetée par les habitants de la basse Côte-d'Ivoire avec fracas.

Là, Fanta s'est interrompue. Le soleil était arrivé au point de la première prière et Fanta n'aurait jamais toléré qu'une prière ne soit pas courbée à son heure. Nous avons prié avec les Burkinabés. Un des Burkinabés a fait l'imam. Après la prière, nous nous sommes reposés un bout.

Moi, petit Birahima, j'ai réfléchi et bien pensé. Il y a deux sortes de blancs. Des blancs qui trouvent que le nègre est un menteur fieffé et que, même lorsqu'il se parfume, il a une odeur persistante : il continue à sentir le pet. Il faut l'éloigner et le traiter comme un baudet. Ce sont les partisans de l'apartheid comme les pétainistes pendant la guerre. D'autres croient que le nègre est né bon et gentil, toujours le sourire, toujours prêt à tout partager. Il faut le protéger contre les mauvais blancs. Ce sont les communistes.

D'autre part, les Burkinabés ont été les rats de la Côte-d'Ivoire. Ils ont creusé le trou de la Côte-d'Ivoire (construit le pays) et les serpents ivoiriens les ont chassés de leur trou pour l'occuper. Faforo !

Après le repos, nous avons pris pied la route et Fanta a continué son enseignement.

Quand arriva la guerre froide, les communistes furent exclus du gouvernement en France. Le RDA de Houphouët-Boigny et son groupe perdirent leur appui à l'Assemblée nationale. Ils n'eurent plus personne pour parler d'application des droits de l'homme. On les laissa seuls avec les colons. Et le gouvernement français s'attela sérieusement à la lutte contre la pénétration du communisme en Afrique. On envoya dans chaque colonie des gouverneurs d'exception, des anticommunistes de fer. La Côte-d'Ivoire eut Péchoux. Péchoux pensait qu'à l'égard du noir, de surcroît communiste, il n'y avait pas la moindre règle morale à respecter. C'était un homme sans morale et sans vergogne. Il engagea aussitôt la lutte contre le RDA par tous les moyens, sans en exclure aucun. Et partout en Côte-d'Ivoire, dans toutes les villes, les habitants se soulevèrent. Les mouvements furent sévèrement réprimés. Un mandat d'arrêt fut lancé contre Houphouët-Boigny qui n'échappa à l'arrestation qu'en se réfugiant en France. Il se terra à Paris jusqu'à ce que Mitterrand lui tende la perche de la rupture avec le Parti communiste et de l'adhésion du groupe RDA à son petit parti, Union démocratique et socialiste de la résistance. Houphouët-Boigny appela l'opération repli stratégique et envoya de nombreux messagers en Afrique pour l'expliquer aux militants. Certains ne comprirent pas. Ils démissionnèrent ou cessèrent de militer.

Le repli stratégique permit à Houphouët-Boigny d'entrer dans le gouvernement français et de devenir un ami de De Gaulle. De glissement en glissement, il finit par être l'anticommuniste viscéral que tout le monde a connu. Il rejeta tout sentiment nationaliste.

En 1960, la France s'aperçut, après études avec le général de Gaulle, que la colonisation de l'Afrique noire, avec des nègres qui évoluaient de plus en plus et demandaient de plus en plus, revenait très cher à la métropole. Cette colonisation n'était pas indispensable, elle ne se justifiait plus. Et le général, sans états d'âme, voulut octroyer l'indépendance à toutes les colonies qui ne présentaient pas d'intérêt stratégique. Que les responsables de chaque colonie le veuillent ou non. Houphouët-Boigny espérait obtenir pour la Côte-d'Ivoire le statut d'État associé à la France. Le président de Gaulle refusa et l'obligea à proclamer l'indépendance le 7 août 1960.

Moi, petit Birahima, j'étais en train de réfléchir à tout ce que Fanta avait dit. Tout cela était trop compliqué pour moi maintenant. Je ne pouvais pas tout comprendre tout de suite. Je comprendrais plus tard, lorsque je serais prêt pour le brevet et le bac.

Pour le moment, j'ai compris qu'après avoir allumé l'incendie en Côte-d'Ivoire Houphouët-Boigny s'est enfui et s'est bien caché dans un petit hôtel minable à Paris en France. Mitterrand lui a tendu la main. Il l'a saisie et a appelé cela le repli stratégique et le repli stratégique a fait de Houphouët le grand homme que tout le monde admire et vénère aujourd'hui. Et puis Houphouët-Boigny a pleuré comme un enfant pourri pour que la Côte-d'Ivoire reste une colonie de la France. Le général de Gaulle a carrément refusé. Faforo !

Nous ne devons pas être loin de la ville de Monoko Zohi. Un Dioula a voulu nous conduire à un charnier qu'on venait d'y découvrir le jour même. Il l'a appelé « kabako ». J'ai cherché le mot kabako dans mon Inventaire des particularités lexicales du français d'Afrique noire. Kabako est un mot dioula qui signifie littéralement (c'est-à-dire mot pour mot) : Quelque chose qui laisse la bouche bée. Ce mot se dit en dioula pour une horreur des horreurs. C'est-à-dire une horreur impensable, incroyable, indicible.

Les forces loyalistes avaient reconquis Monoko Zohi². Les forces rebelles les avaient contre-attaquées et les avaient chassées de la ville. Les loyalistes, avant de s'enfuir comme des voleurs, s'étaient dispersés dans la ville et les concessions (les cours) et avaient enlevé autant de Dioulas qu'ils l'avaient pu. Ils les avaient réunis dans la forêt et les avaient tous fusillés comme des bêtes sauvages. Puis, dans la précipitation, ils avaient couvert leurs cadavres de légères pelletées. Le charnier était un kabako. Comme kabako, on ne pouvait pas s'approcher sans fermer le nez et la bouche avec des chiffons (les puanteurs empestaient à un kilomètre à la ronde). Sans cela, on était foudroyé comme des mouches par un fly-tox. Comme kabako, tout l'univers s'était donné rendez-vous autour du charnier. D'abord tous les vautours et toutes les espèces de rapaces de la Côte-d'Ivoire s'étaient placés sur les sommets des arbres de la forêt environnante. Et ça ululait, croassait et glatissait. (D'après mes dictionnaires, les rapaces, les corbeaux et les aigles ne crient pas, ils ululent, les corbeaux croassent et les aigles glatissent.) Par terre, les fauves, les cochons et les sangliers se disputaient les membres des cadavres.

² Monoko Zohi est un village de l'ouest de la Côte d'Ivoire. Le massacre de Monoko Zohi a eu lieu en décembre 2002. Plus d'une centaine de villageois massacrés. Il fait « référence » en matière de massacre de civils et a profondément marqué les Ivoiriens (c'est en quelque sorte le « Oradour sur Glane » de Côte d'Ivoire.)